

BARILOCHE

DU MÊME AUTEUR

Le Voyageur du siècle, Fayard, 2011 ; Libretto, 2017.
Parler seul, Buchet/Chastel, 2014.

ANDRÉS NEUMAN

BARILOCHE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Alexandra Carrasco

AVANT-PROPOS DE ROBERTO BOLAÑO

ROMAN
BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Bariloche*
© 1999, 2015, Andrés Neuman c/o Schavelzon Graham Agencia Literaria.
www.schavelzongraham.com

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-283-02958-9

AVANT-PROPOS

Neuman, touché par la grâce

Parmi les jeunes écrivains ayant déjà publié un premier livre, Neuman est sans doute le plus jeune, même si cette précocité, agrémentée de fulgurations et de trouvailles, n'est pas sa principale vertu. Né en Argentine en 1977, il a grandi en Andalousie. On lui doit un recueil de poèmes, *Métodos de la noche*, publié en 1998 chez Hiperión, et *Bariloche*, un excellent premier roman qui lui a valu d'être finaliste au dernier prix Herralde¹.

Ce roman raconte l'histoire d'un éboueur de Buenos Aires qui, dans ses moments de loisir, s'adonne aux puzzles. Ayant eu la chance d'être membre du jury de ce prix, ce livre m'a subjugué, si j'ose employer ce terme du début du xx^e siècle, autant qu'il m'a hypnotisé. Aucun bon lecteur ne manquera d'y reconnaître la marque distinctive de la littérature de haute volée, celle que produisent les vrais poètes qui osent s'engager dans l'obscurité les yeux grands ouverts, ne les fermant sous aucun prétexte. C'est là en principe l'épreuve (mais aussi l'exercice, la contorsion) la plus difficile, et les passages ne manquent pas où Neuman la surmonte avec un naturel effrayant. Rien dans ses pages ne sonne faux : tout est réel, tout est illusoire, le rêve dans lequel évolue comme un somnambule l'éboueur de Buenos Aires Demetrio Rota est

1. Il s'agit du prix Herralde 1999.

BARILOCHE

celui de la grande littérature que l'auteur scande à travers des scènes et des mots bien précis.

Quand je tombe sur un de ces jeunes écrivains, les larmes me montent aux yeux. J'ignore l'avenir qui les attend. J'ignore s'ils ne se feront pas renverser un soir par un chauffard ivre ou s'ils ne cesseront pas subitement d'écrire. À supposer que rien de cela ne se produise, la littérature du xx^e siècle appartiendra à Neuman et à quelques-uns de ses frères de sang.

Roberto Bolaño

Mars 2000

(Article paru dans *Entre paréntesis*,
Barcelone, Anagrama, 2004¹.)

1. Recueil de textes paru en France dans une traduction de Robert Amutio, *Entre parenthèses*, Éditions Bourgois, 2011.

*À mes parents, pour le Sud.
À Justo Navarro, avec l'émotion que procure le froid.*

« C'est ainsi que survivent les gens épuisés. »

JOHN BERGER

« Nous vivons comme nous rêvons : seuls. »

JOSEPH CONRAD

« Du sable que la vie a emporté. » (tango)

HOMERO MANZI

Bariloche : ville sit. sur la rive S du lac Nahuel Huapi, prov. de Río Negro, lat. $41^{\circ} 19' S$, long. $71^{\circ} 24' O$, à la lisière de la prov. de Neuquén. Station sismographique. Principaux reliefs : mont Catedral et mont Tronador.

I

Quatre heures venaient de sonner quand Demetrio Rota éclaira légèrement la nuit de sa tenue fluorescente. Presque sans réfléchir, il lança un crachat dans la grille d'une bouche d'égout. Il se réjouit d'avoir visé juste. La bouffée moite du Río de la Plata remontait du port le long de l'avenue Independencia pour aller s'atténuant jusqu'à l'avenue 9 de Julio, où le souffle hivernal de Buenos Aires campait à son aise : épais, continu, corrosif. Le froid n'était qu'un détail.

Près du camion, qui dégageait une chaude odeur de moteur et d'ordures, de peaux d'orange, d'herbe à maté et d'essence, Demetrio Rota et son camarade gelottaient avec une indifférence d'Esquimaux. Balance les sacs, balance-les-moi, lui criait Negro. Demetrio n'entendait pas. Il regardait la bouche d'égout sans bouger, la tête rentrée dans les épaules comme s'il avait oublié de les baisser. Allez, grouille, qu'est-ce tu fous ? Demetrio l'avait très bien entendu, mais il demeurait figé, les sacs à ses pieds tel un bataillon de bestioles dégoûtantes. Je te signale qu'il est déjà cinq heures, on va tous les deux se foutre dans la merde, Demetrio. Alors celui-ci soupira et se baissa pour envoyer le premier sac à Negro. La bouche d'égout laissait entendre un lointain écoulement, tout au fond.

II

T'as vu c't'humidité ?

De temps en temps, Negro se dégageait le nez en produisant un bruit qui horripilait Demetrio. Privé de soleil, le ciel du petit matin prenait peu à peu cette teinte délavée des mois de juin. Demetrio était persuadé que le changement de saison influait sur Negro, qu'il en devenait plus bête et plus fanfaron. Quant à lui, cela dépendait : certains jours il restait silencieux, d'autres il prenait plaisir à parler football, raconter son week-end ou, quand le jour commençait à relever la tête, décocher des remarques sur les femmes qui passaient. Demetrio préférait sans hésiter les filles bien en chair, il n'aimait pas du tout cette mode des os saillants. Negro trouva plutôt à son goût une demoiselle en jupe à carreaux. Vise comme elle est bonne, la meuf, le genre à étaler la marchandise quitte à se peler le cul. Bof, trop maigre, rétorqua Demetrio.

Au bout de la rue Bolívar se nichait un bar moche et pas cher, avec des tables éparpillées et quelques chaises disposées en vrac autour. À l'une d'elles déjeunait habituellement un retraité, menu et guilleret, qu'ils surnommaient entre eux le Bout d'homme. Le serveur lui donnait révérencieusement du *monsieur*, même s'il ne buvait jamais que du gros rouge cuvée maison. Dites donc, vous voudriez bien nous servir, on est un peu pressés,

se manifesta Negro comme si l'établissement avait été bondé. Demetrio demeurait absorbé dans ses pensées. Ils traînaient, ce matin-là ; ayant déjà accumulé près de quinze minutes de retard, ils n'eurent guère le temps d'avaler qu'un café coupé avec du lait froid. Le Bout d'homme les salua en secouant un journal de la veille.

Grâce à la dextérité de Negro, ils étaient en passe de finir leur tournée dans les temps. Dès que Demetrio fut installé au volant, il sentit sa matinée reprendre forme : ôter ses gants l'y aidait, ses doigts redevenant des doigts qui reconnaissaient la vieille peau des choses. Il regarda Negro dans le rétroviseur, qui ramassait les derniers sacs avec une certaine fierté de jongleur. L'observant d'un œil attendri, il ébaucha un sourire, puis, tandis qu'il redémarrait le camion, il commença à se sentir mieux, presque bien. Ils retournaient à présent à la décharge. Dès qu'ils auraient fini de vider la benne, Negro filerait à son autre travail pour ne rentrer chez lui qu'en début d'après-midi, déjeuner avec sa femme et constater du coin de l'œil comme ses deux enfants avaient grandi. Quant à Demetrio, il louait un appartement exigü près de Chacarita. Après avoir déjeuné, il passait généralement son après-midi à dormir. Ensuite, sur le coup de huit heures, il se levait, mangeait ce qu'il avait sous la main et s'installait un moment à la fenêtre à regarder passer les voitures imaginant qu'elles avançaient toutes seules, sans personne à bord, ou choisissait une terrasse d'immeuble au hasard pour se voir voler au-dessus ou s'allonger ventre à l'air sous le ciel frais et vide d'étoiles, jusqu'à ce que ce jeu l'ennuie et qu'il aille s'asseoir pour se mettre à l'ouvrage.

III

Une prairie mouchetée d'immenses fleurs rouges, aucune exactement identique aux autres. L'herbe touffue et la lumière résolue de midi confèrent à l'ensemble l'aspect soyeux d'un drapeau. Sur un côté, à l'écart de la cabane, s'étend le lac. Son scintillement uniforme va s'estompant vers la cordillère. Des montagnes, pour l'instant, on ne voit pas grand-chose : à peine une ébauche des pics, énormes index pointés vers l'espace, désignant le chemin impraticable. La cabane classique, modèle alpin, possède deux fenêtres sommaires et un tantinet de guingois. Deux chats, pendant ce temps, jouent à se griffer et à s'aimer en mêlant leurs couleurs. L'écorce des arbres, ancestrale, semble l'unique marque du temps au milieu de toutes ces eaux éternelles et ces fleurs vouées à mourir jeunes.

IV

Le camion faisait un vilain bruit au démarrage. Demetrio le remarqua aussitôt et le signala à Negro, qui eut un geste d'insouciance et lui fit signe de repartir. Tu peux dire ce que tu veux, Negro, mais tu verras que ce tas de boue va finir par nous lâcher. Le moteur brouta un peu et la carcasse trembla.

Le sommeil lui floutait le pavé, les feux tricolores teintaient les symétries du trafic. Assis à côté de lui, Negro le regarda en silence. Il savait qu'à mesure que l'aube se dissiperait, la vitalité de Demetrio irait grandissant, ses yeux commenceraient à irradier une lucidité anxieuse. Ses réponses deviendraient moins laconiques. À l'approche de leur retour à la décharge, Negro regretterait presque d'avoir à se séparer de son camarade. Il était habitué à ses transformations successives : d'abord un somnambule, puis un être d'une singulière indolence, avant de revenir à son attitude du matin et, enfin, une loquacité désespérée, une promptitude à monter et descendre ou à interpeller une fille à travers la vitre baissée.

Malgré leur petit déjeuner consistant, Demetrio avait un creux à l'estomac. Tandis qu'il marchait, il imaginait son repas de midi. Son toucher, son odorat s'exacerbaient, se rappelaient à lui à chacun de ses mouvements. Sa langue était comme ramollie. Des patates chaudes, des tomates bien rouges, un faux-filet bien

BARILOCHE

juteux, obscène, puis il s'engouffrerait dans son lit, froterait son visage, ses cuisses contre les draps en souriant, exténué ; après quoi, le coma. Demetrio ouvrit la porte de son immeuble. Au bout du couloir, il put constater que l'ascenseur était toujours hors service. Il endura les marches raides de l'escalier jusqu'au sixième. Quand il pénétra dans son appartement, une sensation diffuse de calme caressa son esprit.

V

Lorsqu'il ouvrit les yeux à huit heures moins le quart, il se heurta à l'obscurité. Il se redressa, les muscles endoloris. Après plusieurs expirations, il se leva, enfila ses chaussons, se traîna jusqu'à la cuisine. Il se fit réchauffer du café et s'en versa une grande tasse. Avant d'y avoir trempé les lèvres, il gagna la fenêtre pour regarder passer les voitures. Les néons des magasins reluisaient comme des balises cernant un naufrage. Les passants marchaient d'un pas pressé de rentrer.

Il but son café à petites gorgées, attentif au chemin que parcourait le liquide. Il s'efforça d'en imaginer un effet bienfaisant, y parvint à moitié. Il posa la tasse dans l'évier et, s'asseyant à la table du séjour, s'empara de la boîte rectangulaire.

Derrière la cabane, plusieurs pins saluaient de leurs bras élan-cés. La patience verticale des troncs, les planches parallèles, les ondulations du lac et les sentiers entretenaient une discussion d'une géométrie ensorcelante. Les rais de lumière répartissaient les ombres équitablement.

Demetrio contempla le trou en haut, à gauche : on eût dit une morsure de Dieu. Il plongea la main dans la boîte et déversa une poignée de pièces sur la table. Il pressa ses yeux avec le majeur, l'index et le pouce, puis les relâcha peu à peu, sans les ouvrir. Il voyait encore la cabane, les sentiers qui se confondaient

avec le lac, fragments luminescents sous ses paupières. Il observa encore le paysage. Il prit une pièce au hasard, jaugea sa couleur et l'essaya : elle s'emboîtait. Parfait, parfait. Il approchait du but. Il recommença avec une autre, en vain. Il se leva et retourna à la fenêtre. Pas âme qui vive dans les rues. C'était bizarre d'habiter à Chacarita. La nuit s'y abattait de tout son poids, étrangement silencieuse après une journée entière d'allées et venues, d'auto-bus, de brouhaha, de magasins ouverts, de marchands de pralines au coin des rues, le tout si différent d'autrefois. Autrefois, il y a bien longtemps, il avait vécu à Lanús, une ville où les voisins étaient des complices ou à défaut des ennemis ; un endroit où chaque chien pouvait être identifié, où les rues étaient un prétexte pour que les enfants s'éparpillent. À Lanús, quasiment personne n'avait les moyens de repeindre sa maison ni de partir en vacances au bord de la mer – c'est chouette, la mer –, ni même de s'acheter les vêtements adéquats pour partir à la conquête du monde. Il y a encore plus longtemps, il avait vécu dans un endroit bien plus reculé, beaucoup plus distant de la capitale et de ses turbulences : là où les choses poussaient dans l'allégresse et vieillissaient calmement. Demetrio avait connu l'allégresse. Appris à nager dans le lac Nahuel Huapi, appris à ne pas se geler dans le lac Nahuel Huapi, connu le silence du lac Nahuel Huapi, fréquenté une petite école en briques près de Llao Llao, joué au ballon n'importe où. Les forêts d'arrayanes y étaient uniques et le chocolat y avait le goût lointain de l'Europe enneigée.

Il détacha ses yeux de la rue pour contempler, debout, le paysage à la cabane. Il hocha la tête. En s'étirant, il sentit un picotement réconfortant et une soudaine impression de lucidité, comme si on avait accéléré ses heures. Il retourna à sa table : il manquait toujours la plus grosse partie du ciel.